

# CHEMIN DE DOCTORANT SUR LES ÉCHANGES CULTURELS COMME PRATIQUE FAMILIALE DES COUCHES MOYENNES

CERES LEITE PRADO

**M**a thèse de doctorat, soutenue en 2002, au Brésil, porte sur « *Les “échanges culturels” comme pratiques éducatives des familles des couches moyennes* ». Employée pour nommer différents cours suivis à l'étranger, l'expression « échanges culturels » (en portugais « intercâmbio cultural ») se rattache, plus précisément, à une de ses modalités : celle du lycéen qui suit, à l'étranger, un ou deux semestres scolaires et séjourne, pendant cette période, dans une famille.

Pourquoi m'être intéressée à ce sujet ?

Professeur à la Faculté des Sciences de l'Éducation de l'Université Fédérale de Minas Gerais, au Brésil, je suis responsable de la discipline « Prática de Ensino de Francês », et je m'occupe de la formation des futurs enseignants de français. Avant de travailler à l'Université j'ai été, pendant plus de vingt ans, professeur de français à l'Alliance Française et, parallèlement, professeur de

portugais (langue maternelle) dans une école publique. Les langues étrangères et les professionnels qui s'occupent de son enseignement m'ont toujours intéressés en tant que sujet de recherche. Dans mon mémoire de « *mestrado*<sup>1</sup> » j'ai analysé les choix des langues étrangères par les élèves des Centres de langues des écoles du réseau municipal de Belo Horizonte, ville où j'habite (Prado, 1995). En 1996, j'ai développé une recherche sur les professeurs de français de l'État de Minas Gerais, essayant de dresser un profil de ces professionnels (Prado, 2000). Les données montraient que, pour ces professeurs, un « stage en France » ou « des voyages à l'étranger » étaient considérés comme très importants et même essentiels à un bon professeur de français. En plus, de nombreux professeurs de langue étrangère, surtout d'anglais, se référaient à une expérience d'échange comme étant déterminante dans leur choix professionnel. J'entendais souvent des affir-

---

1. Le « *mestrado* » est un cours de troisième cycle qui correspond au « *master* » américain.

mations telles que : « J'ai découvert que j'aimais la langue anglaise pendant mon séjour à l'étranger » ou « Après mon retour, j'ai commencé à travailler comme professeur dans un cours d'anglais et je n'ai plus arrêté », ou encore « Le séjour à l'étranger m'a permis de commencer à avoir mon propre argent, en donnant des cours particuliers d'anglais ». Dans mes cours à l'université, je rencontrais des étudiants qui avaient choisi d'être professeurs de français après un séjour en France ou dans un autre pays francophone. Cela était encore plus fréquent chez des étudiants d'anglais et j'ai commencé à me poser des questions sur le rôle de ces « échanges culturels » dans le choix professionnel de ces étudiants.

À la même époque, les données d'une recherche en cours ont attiré mon attention. Il s'agissait du travail de Nogueira (2000) sur les trajectoires scolaires et les stratégies familiales d'étudiants provenant des couches moyennes intellectualisées, où émergeait l'importance, pour ce groupe social, des séjours d'études à l'étranger et, parmi eux, de « la participation dans des programmes internationaux d'échanges culturels, organisés par des "agences" d'échanges » (p. 147). Nogueira se rapportait aussi à des affirmations des jeunes interviewés sur le rôle de ces voyages dans leur formation et le fait qu'ils aient commencé à donner des cours de langue étrangère dès leur retour.

Tout ce cadre me poussait à choisir mon sujet de recherche pour le doctorat : les rapports entre ce type de voyage et le choix de devenir professeur d'une langue étrangère.

Au moment où je commençais à penser sérieusement à ma recherche, j'ai été frappée par l'absence de travaux académiques sur les échanges culturels au Brésil. La presse, au contraire, exploitait (et exploite toujours) intensément ce sujet, puisque le nombre de jeunes qui quittent le pays pour ce type de voyages s'accroît au Brésil. J'ai compris que, avant de faire une étude sur les rapports entre les « échanges culturels » et l'option professionnelle, je devais d'abord étudier cette pratique. Le sujet de ma thèse de doctorat était donc choisi. J'ai élaboré un projet de recherche et je me suis présentée au concours de sélection du programme de post-graduation de la Faculté des Sciences de l'Éducation de l'Université Fédérale de Minas Gerais. J'envisageais déjà qui pourrait être mon directeur de thèse au cas où je serais acceptée : Maria Alice Nogueira, professeur de

Sociologie de l'Éducation à la même faculté, qui menait des recherches sur les trajectoires scolaires et les stratégies familiales d'étudiants provenant des couches moyennes intellectualisées, mentionnée ci-dessus.

J'avais choisi, pour ma recherche, l'échange dit « culturel » ou « de high school ». Le choix de ce type d'échange est dû, surtout, à sa durée plus longue (en général une année) et à son importance dans la trajectoire scolaire des jeunes, pour leurs futurs choix académiques et professionnels, ainsi qu'au rôle de leur famille dans tout le processus. Des questions telles que « Quelles sont ces familles ? », « Qui sont ces parents ? », « Pourquoi considèrent-ils important que leurs enfants fassent un échange ? », « Dans quels pays, dans quelles villes, vont ces adolescents ? », « Quels sont leurs attentes ? », « Quelles sont les conséquences de cette expérience sur la trajectoire scolaire de ces jeunes ? », « Les jeunes qui participent à ces échanges actuellement appartiennent-ils aux mêmes couches sociales que ceux qui, dans les années 1950 et 1960, ont effectué les premiers échanges de ce type ? », « Quels rapports peuvent être établis entre l'enseignement/apprentissage des langues étrangères et ces échanges ? »

C'est dans le but d'essayer de répondre à ces questions, et à d'autres encore, que j'ai commencé alors mon travail, en mars 1998, après avoir été reçue dans le cours de doctorat. Tout au long du travail de recherche, de nouvelles directions se sont présentées, de nouvelles questions ont surgi, de nouvelles données m'ont surprises. Des moments de découragement ont succédé à des moments d'enthousiasme... C'est un peu de ce parcours que je présente ici.

L'absence de travaux académiques sur le sujet, au Brésil, m'a conduit à organiser ce travail sur deux versants.

Tout d'abord, j'ai éprouvé le besoin de repérer les agences qui opèrent ces échanges, à Belo Horizonte. J'ai interviewé les responsables de ces agences pour connaître leur fonctionnement et j'ai essayé de réunir le matériel publicitaire qu'elles utilisaient. À ma demande d'informations, l'accueil des agences a été très diversifié. Quelques-unes étaient ouvertes pour un entretien presque immédiatement après le premier contact ; d'autres ont exigé plus d'efforts de ma part, en m'imposant une certaine attente ; d'autres encore (heureusement peu nombreuses) ne m'ont permis d'établir aucun contact. La mise à disposition des données sur les jeunes a été aussi très hétérogène. Dans

certaines agences j'ai pu avoir accès aux dossiers des jeunes, où j'ai pris toutes les informations que je jugeais nécessaires. Dans d'autres ce sont eux-mêmes qui ont trié les données qu'ils croyaient pouvoir mettre à ma disposition. D'autres m'ont refusé toute information. Évidemment, à chaque fois que j'avais des problèmes, à chaque refus je me sentais découragée. Heureusement il y avait toujours une réponse positive d'un autre responsable qui me faisait reprendre courage. J'ai réalisé, en tout, dix-sept entretiens pour les vingt-quatre agences que j'ai pu repérer dans la ville.

L'analyse des données m'a permis d'établir quelques différences parmi ces agences, la plus évidente étant celle qui les partage entre des agences « à but lucratif » et des agences « à but non lucratif ». Ces dernières, plus anciennes et moins nombreuses, structurées sur le bénévolat, offrent un choix plus large de pays de destination et travaillent dans le sens strict du mot « échange ». C'est-à-dire que la famille qui envoie un enfant doit accueillir (ou trouver des familles pour le faire) un jeune étranger. Les premières, qui cherchent, principalement, à répondre à la demande et offrent un nombre réduit de pays de destination, n'imposent pas cette condition. La famille paye (et les coûts sont assez importants) et l'enfant fait le voyage<sup>2</sup>. Il a été possible, à partir des entretiens et des données fournies par les agences, de repérer le nombre de jeunes qui ont quitté la ville de Belo Horizonte en 1996, 1997 et 1998 (N = 1334) ainsi que leur destination, et d'établir également quelques traits sur l'espace social occupé par leurs familles.

Les parents, pour la plupart, ont un diplôme universitaire, exercent des fonctions de niveau supérieur et habitent dans des quartiers de classe moyenne ou moyenne-haute. On a pu aussi esquisser le profil des jeunes usagers de l'échange culturel : des garçons et des filles, entre 15 et 19 ans, qui suivent, en général, la deuxième année du lycée dans un établissement privé et qui partent, dans leur majorité, vers des pays de langue anglaise, les États-Unis occupant une position privilégiée.

Le deuxième versant de la recherche, commencé avant même d'avoir fini le premier, a été essentiellement qualitatif, et a consisté en des entretiens avec 20 familles qui

ont envoyé des enfants pour de tels échanges ; ces entretiens avaient pour but d'approfondir la compréhension de cette pratique à partir du point de vue des familles. J'ai interviewé, donc, le jeune (avant et après le voyage) et les parents (le père ou la mère et, quand cela a été possible, les deux).

Les familles ont été choisies surtout à travers l'indication de personnes de ma connaissance qui savaient que je m'intéressais au sujet. Je n'ai pas cherché des critères qui correspondaient aux hypothèses déjà formulées. Même s'il s'agissait de faire des « entretiens compréhensifs » (Kaufmann, 1996), ce fait a été une source de préoccupation. Je m'angoissais de penser à la proximité entre les interviewés et moi et je me demandais si les conséquences pouvaient être nuisibles à la recherche. Au fur et à mesure que le travail se déroulait, je me suis calmée. Arriver dans une famille avec une indication de quelqu'un facilitait les rapports. J'ai découvert aussi que presque tous les interviewés avaient envie de parler sur le sujet. Les jeunes, avant le voyage, parce qu'ils voulaient partager leurs projets et leurs attentes ; après le voyage, parce qu'anxieux de raconter ce qu'ils avaient vécu à quelqu'un qui pouvait les comprendre. Les parents, peut-être parce qu'ils voyaient en moi une personne qui valorisait leur option et s'intéressait à connaître leurs raisons et leur évaluation de l'expérience.

Mon travail de recueil de données a été interrompu en novembre 1999, quand j'ai effectué un stage de doctorat à Paris. Pendant une année, sous la direction du Professeur Agnès van Zanten, chercheur au CNRS (Observatoire Sociologique du Changement de la Fondation Nationale de Sciences Politiques), j'ai poursuivi l'analyse des données, j'ai effectué des lectures et j'ai aussi suivi des séminaires de professeurs qui travaillaient sur des thèmes qui se rattachaient au mien ou qui pouvaient me fournir des fondements théoriques : Monique de Saint-Martin, François de Singly, François Bonvin, Afrânio Garcia.

Le séjour à Paris m'a permis un « repos » de l'angoisse éprouvée lors du recueil de données et un temps de réflexion pour l'analyse. J'avais tout mon temps pour me consacrer au travail de la thèse et je pouvais discuter souvent avec le professeur qui m'avait accueillie. Même si Agnès van Zanten avait un contact étroit avec ma

---

2. Évidemment, ce n'est pas si simple. Il y a, dans presque toutes les agences, des processus de sélection et de préparation des jeunes pour le voyage, sur lesquels je ne vais pas m'étendre ici.

directrice de thèse au Brésil, elle portait un regard nouveau et enrichissant sur mon travail. Les lectures et les séminaires suivis me permettaient la découverte de théories que je ne connaissais pas très bien et qui m'ouvraient d'autres perspectives d'analyse. Par contre, une nouvelle inquiétude surgissait : l'écriture. Il me fallait écrire (en français) pour la directrice française, et il me fallait écrire aussi pour ma directrice au Brésil et je ne voulais qu'étudier, lire, être étudiante à plein temps et oublier que j'avais une thèse à faire... Il y avait aussi toutes les tentations d'être en France, de vivre à Paris : musées, spectacles, balades, voyages... Tentations plus fortes encore pour quelqu'un, comme moi, qui avait été longtemps professeur de français mais qui n'était venu en France que pour des stages de courte durée. Je crois que j'ai réussi à trouver un équilibre entre tous ces appels et, à la fin de mon séjour, j'étais prête à continuer avec un peu plus d'assurance. Il faut dire que, dès le début du doctorat, malgré l'encouragement constant de ma directrice, j'étais en proie à des crises de manque d'assurance, je me croyais incapable d'avoir la discipline nécessaire pour finir la thèse, je m'estimais faible du point de vue théorique... Le séjour à Paris a beaucoup contribué à me donner confiance pour accomplir la tâche que j'avais entreprise.

Fin 2002, de retour dans mon pays, j'ai repris les entretiens avec les parents et les jeunes qui étaient rentrés de leur voyage pendant mon absence. Après le travail réalisé en France, la lecture et la catégorisation des entretiens réalisés avant le voyage, il était plus facile, maintenant, de réaliser les entretiens. J'étais plus à l'aise, plus sûre de moi.

L'un des résultats de mes études en France a été la décision d'obtenir – à travers un questionnaire – des données sur les familles potentiellement « consommatrices » de ce type d'échange. Cela a été fait à partir de quatre lycées qui s'étaient révélés, dans les données préliminaires obtenues dans les agences, les plus grands « fournisseurs » de jeunes pour ces voyages. Les objectifs principaux étaient la complémentation des données obtenues auprès des agences – qui étaient lacunaires – et l'obtention de données générales à propos des familles qui occupent une position dans l'espace social semblable à celle occupée par les familles qui choisissent cette pratique, ce qui me permettrait – je le croyais à ce moment-là – d'analyser les ressemblances ou les différences entre les familles qui choisissent ou non d'envoyer

leurs enfants en « échange ». Cette opposition entre les deux types de familles s'est révélée impossible...

Le questionnaire avait 24 questions, dont 18 étaient fermées. Les premières visaient l'appréhension de l'identité sociale des répondants et de leurs familles ; les questions suivantes cherchaient à identifier des pratiques sociales qui avaient des rapports avec mon objet de recherche. Les questions ouvertes demandaient des données plus précises sur ces pratiques et les deux dernières demandaient des arguments pour justifier les réponses données. J'étais intéressée au discours utilisé par les répondants.

En tout, 3 610 questionnaires ont été distribués aux lycéens pour être remplis par les parents ou les responsables. Je n'en ai reçu, en retour, que 497, soit donc un taux important de questionnaires non retournés.

Le nombre réduit de réponses montre bien la difficulté qui s'impose au travail qui se sert de ce type d'outil, mais je crois, finalement, que les données fournies par le questionnaire m'ont permis une analyse conforme aux objectifs que je m'étais imposés. Je peux classer l'échantillon avec lequel j'ai travaillé, dans ce deuxième temps, de « spontané » puisque formé par des volontaires qui se sont prêtés à répondre au questionnaire sans aucune obligation de le faire. Évidemment, j'ai eu, même dans les questionnaires remplis, un taux important de « non-réponses », mais j'ai eu aussi, à ma surprise, de nombreuses réponses longues, où des parents manifestaient de l'intérêt pour la recherche, me fournissaient des numéros de téléphone pour d'autres contacts, me demandaient d'être prévenus pour assister à la soutenance...

L'écriture de la thèse avait déjà commencé avant même mon voyage en France. Après avoir achevé les entretiens et les avoir analysés, après avoir travaillé sur le matériel publicitaire et les données du questionnaire, tout mon temps a été consacré à l'écriture. Il faut dire encore que, dans le travail d'analyse du matériel obtenu dans les entretiens, les réponses argumentatives du questionnaire et aussi du matériel publicitaire, je me suis appuyée sur des positionnements de l'école française de l'Analyse du discours, cherchant à établir des rapports entre le discours et son contexte de production.

Les études en Sociologie de l'Éducation qui analysent les rapports entre les familles et l'univers scolaire ont été amplement utilisées pour fonder mon travail. Même si les échanges culturels ne constituent pas une activité

proprement « scolaire », ils ne peuvent pas être compris séparément du processus de scolarité des usagers. J'utilise aussi, dans mon analyse, les travaux en Sociologie de la famille, surtout ceux développés par François de Singly, qui m'ont aidé à mieux comprendre les caractéristiques et les manières de fonctionnement de la famille contemporaine. J'ai eu aussi recours à des travaux en Histoire de l'Éducation, surtout ceux sur les voyages éducatifs, et aussi à des études sur les langues étrangères.

L'analyse des données m'a permis de conclure que, pour les familles, les échanges représentent une façon de répondre aux deux grandes exigences que subissent les familles contemporaines : d'une part, garantir à leurs enfants des atouts qui leur procurent une plus grande chance de compétition dans les marchés scolaires et professionnels (et l'apprentissage des langues étrangères y joue un rôle très important) et, d'autre part, leur garantir le bien-être ainsi que le développement de qualités personnelles leur permettant de devenir des individus épanouis et heureux. Dans ce sens, les échanges constituent, en effet, des pratiques éducatives des familles.

Voilà la conclusion de ma thèse. Après avoir bien souffert dans les moments de l'écriture, surtout face à la tâche d'être objective, de produire un texte « académique », j'ai réussi à la finir, à la soumettre au jury, à recevoir le titre de docteur. Mon parcours de chercheur continue. Je m'occupe encore de la formation des futurs profes-

seurs de langue étrangère à l'université et je sais que j'ai maintenant sur les étudiants un regard plus investigatif. Et j'ai commencé une autre recherche, ayant encore les langues étrangères comme thème central...

Ceres Leite PRADO

*Professeur à la Faculté des sciences de l'éducation  
Université fédérale de Minas Gerais, Brésil*

## RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

KAUFMANN, Jean-Claude. *L'entretien compréhensif*. Paris : Nathan, 1996.

NOGUEIRA, Maria Alice. A construção da excelência escolar : um estudo de trajetórias feito com estudantes universitários provenientes das camadas médias intelectualizadas. In: NOGUEIRA, M.A., ROMANELLI, G. ZAGO, N. *Família & Escola : trajetórias de escolarização em camadas médias e populares*. Petrópolis : Vozes, 2000.

PRADO, Ceres Leite. *Línguas estrangeiras no mercado de bens simbólicos : um estudo nos Centros de Línguas da Rede Municipal de Ensino de Belo Horizonte*. Dissertação (Mestrado em Educação) – Belo Horizonte : Faculdade de Educação, Universidade Federal de Minas Gerais, 1995.

PRADO, Ceres Leite. Qui sommes-nous ? : une étude sur les professeurs de français du Minas Gerais. In: *L'univers du français : lettre trimestrielle de la Fédération internationale des professeurs de français*. Paris : FIPF, 2000.